

ANDRÉ GIDE À  
PAUL VALÉRY  
DIX LETTRES INÉDITES

Tandis qu'enfin sortait aux Éditions Gallimard, longtemps attendu, le premier des *Cahiers Paul Valéry (Poétique et poésie)* (1), notre amie M<sup>me</sup> Agathe Rouart-Valéry avait la générosité de communiquer au secrétaire de l'AAAG neuf lettres d'André Gide adressées à son père et une à sa mère, lettres que M. Robert Mallet avait omis de recueillir dans son édition de la *Correspondance* Gide-Valéry publiée en 1955. Qu'elle en soit ici très chaleureusement remerciée.

De ces dix lettres, deux seules sont datées par Gide avec précision (n° IX et X), cinq sont datables avec une approximation relativement satisfaisante (n° I, II, IV, V et VI), mais trois ont laissé vaines nos premières et rapides recherches (n° III, VII et VIII).

o

LETTRE I

Cette lettre date certainement de l'été 1891, entre le début d'août où Gide arrive à La Roque et la fin d'octobre — le curieux projet dont il est ici question étant déjà assez éloigné pour qu'il puisse écrire à Valéry vers le 15 novembre (*Corr.*, p. 137) : "J'hésite à t'envoyer les pièces que j'ai faites sur mes deux vers, repris des sonnets commencés ensemble, mais tu les connaîtras plus tard." Remarquons d'autre part que, si Gide "li(t) ce matin" *La Filleuse*, c'est une relecture : il en a déjà longuement parlé à son ami (v. *Corr.*, p. 101). Cette lettre ne serait-elle donc pas écrite à la réception de la septième livraison de *La Conque*, du 1<sup>er</sup> septembre

---

(1) Dont tous les membres de la Société Paul Valéry ont reçu, suivant la formule qui est celle de notre AAAG, un exemplaire du tirage spécial de 250 ex. numérotés. — Adhésions à la Société Paul Valéry (cotisations : Fondateur, 100 F, Titulaire, 30 F, Étudiant, 15 F) : 17, rue de l'Université, 75007 Paris.

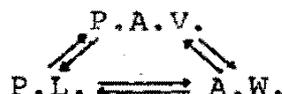
1891, où paraît le poème ?...

Rappelons que le sonnet *Le Jeune Prêtre* avait paru dans *La Plume* du 15 novembre 1890, et *Orphée* dans *L'Ermitage* de mars 1891 (à la fin du *Paradoxe sur l'Architecte*) puis, sous sa forme définitive, dans *La Conque* du 1<sup>er</sup> mai.

La Roque.

Je t'envoie le premier vers d'un sonnet que tu me retourneras après que tu auras écrit le second vers.

Nous avons décidé avec Pierre L., l'autre soir où nous t'attendions, de faire, par groupe de deux, deux sonnets. Voilà le schéma du système :



Donc, chacun de nous doit en faire quatre, dont deux commencer par lui. Pour plus d'intérêt, j'imagine de commencer les deux fois par le même vers : les divergences seront plus curieuses et visibles. Ainsi j'envoie le même début à Louis (nous ne collaborons que deux à deux). Ainsi je dois recevoir de Louis un premier vers, qu'il t'aura d'autre part envoyé ; ainsi Louis doit recevoir de toi le vers initial que j'espère de même. Nous dédierons réciproquement chaque pièce à celui qui n'y aura pas collaboré. Il sera curieux de voir les pièces qui se termineront.

Explique cela à Louis si tu le revois, ou écris-lui et expose-lui ce schéma car je lui dis la chose avec moins de détails.

Je lis ce matin *La Fileuse* : maintenant que tu as fait *Le Jeune Prêtre*, *Orphée* (la plus belle) et *La Fileuse* (la plus exquise), je me sentirai très libre pour te critiquer.

Cette *Fileuse* est de l'essence la plus rare ; et il me faut te dire combien je la trouve précieuse.

Seul, le mot "ronfle", au troisième vers, est-il assez soprano ? dans ce murmure d'or et de crépuscule ?

Je compte donc que tu me renvoies mon sonnet continué et le début d'un autre : cela durera ??... Qu'importe — peut-être jusqu'au temps où je viendrai vers toi...

Au revoir.

André Gide.

## LETTRE II

Adressé à "Monsieur Paul A. Valéry, 12 rue Gay Lussac, Paris" (mais l'enveloppe n'est pas timbrée), le billet suivant est de l'été ou de l'automne 1896 et concerne évidemment la correction des épreuves de l'essai de Valéry intitulé *La Conquête allemande*, paru (en français) dans le n° 92 (janvier 1897) du mensuel londonien *The New Review* (et qui recevra en 1924 son titre définitif : *Une Conquête méthodique*).

Mon cher vieux,

Voici tes épreuves...

Ton passage sur De Moltke (je ne sais pas comment ça s'écrit) est admirable.

Je t'ai corrigé en passant quelques erreurs typiques.

Merci.

Je pars demain.

Ton

André.

o

## LETTRE III

De notre lettre III, non datée, l'enveloppe a été conservée, libellée "Monsieur Paul A. Valéry, 12 rue Gay Lussac, Paris" et timbrée à 15 centimes — mais le cachet postal y est indéchiffrable. Un fragment en a été publié par Yvonne Davet dans sa notice d'*Isabelle* (Gide, *Romans*, "Bibl. de la Pléiade", p. 1560), qui croyait que la lettre était "très vraisemblablement de l'été 1892" (1) — mais Gide n'a été en relations avec Jammes qu'à partir du printemps 1893, et Valéry ne s'est installé au 12 de la rue Gay-Lussac qu'en janvier 1894. Ces quatre pages ne sont donc pas antérieures à l'été 1894, ni postérieures à l'été 1898, à la fin duquel Gide fait visiter le domaine abandonné de Formentin à ses amis Jammes, Ghéon et Bonheur. De quels vers a-t-il remercié Jammes ? quelle prose Gasquet l'a-t-il remercié de lui avoir envoyée ?...

La Roque Baignard  
par Cambremer  
Calvaços

Cher ami,

Je n'ai encore écrit à personne qu'à Francis Jammes pour le remercier de ses vers, et reçu l'écriture d'aucun sinon de Joachim Gasquet pour me remercier de ma prose. Ce silence ne t'était donc pas adressé — mais au con-

(1) En se fondant peut-être sur le fait que c'est le 16 mai 1892 qu'avait eu lieu la vente du domaine de Formentin...

traire ma première lettre. J'ai songé qu'entre deux personnes une lettre était toujours possible : c'est la Preuve de l'amitié — par l'absurde.

Cette vie à la campagne, c'est, pour moi, d'avoir une fenêtre sur les arbres ; je ne sors que par là ; on voit du ciel suffisamment, et non par tranches comme vous le coupent les toits avec une parcimonie réciproque. Le silence voisin permet de lire et de penser ; ce que je ne fais bien qu'ici ; et ici je ne fais bien que cela. — Je pense à mon futur voyage avec une fixité continue, et l'endroit où j'irai m'importe peu, pourvu que j'aie. — Le désœuvrement sentimental où je suis m'a donné ces jours-ci des spleens atroces ; le seul ennui que je connaisse est sentimental ; l'à peu près dont nous avons tant parlé et où je m'agite me garde de l'inoccupation intellectuelle : jamais je n'ai eu le sentiment d'en avoir fini avec quelque chose ; c'est délicieux ! — et si j'étais Sisyphe, je me croirais au paradis.

Je ne connais pas un pays que je ne souhaiterais revoir, pas un livre que je n'aurais profit à relire, pas une émotion que je ne désirerais goûter.

T'avouerais-je que je relis Fichte ! — Hier j'ai fait ma première promenade, j'ai vécu tout un livre d'Henri de Régnier. C'était dans un immense parc complètement abandonné, un grand château dont nous connaissions les hôtes, maintenant fermé à la suite d'aventures tragiques — couvert d'hypothèques, tout fut vendu, toutes les salles et toutes les armoires vidées, les volets clos et les portes cadenassées. J'ai fait, après de longs efforts, m'étant clandestinement introduit dans le parc, j'ai fait sauter une serrure — et j'ai passé toute ma journée à errer dans les grandes salles désertes où ne restaient plus aux murs que les vieux lambris et des glaces.

Voilà tout ce que j'ai fait depuis que je ne t'ai vu ; j'ai écrit la moitié d'un livre, c'est-à-dire douze pages. J'attends de toi une lettre et "quelques vers".

Je lis de Baudelaire bien des pièces que je ne connaissais pas ; mais ce que je préfère aujourd'hui c'est, dans *Le Serpent qui danse* :

Je crois boire un vin de Bohême,  
Amer et vainqueur,

et ailleurs ce vers entre tous :

Le son de la trompette est si délicieux...

Au revoir.

A. G.

o

## LETTRE IV

Il ne manque que l'année à la date de ce billet (enveloppe non conservée). Une main anonyme y a inscrit : 1896. Mais si Gide, le 18 janvier 1896, est bien à Rome, c'est à la pension Michel, Via Sistina 72, qu'il réside. Ces quelques lignes sont donc bien du 18 janvier 1898, au cours du séjour pour lequel Madeleine et lui ont loué trois pièces au 18 de la Piazza Barberini ; confirmation nous en serait donnée, s'il en était besoin, par son allusion à la lecture "consternante" des journaux : nous sommes en pleine affaire Dreyfus, et, à Rome, Gide lit "six journaux par jour"...

Reste un petit mystère : la *Correspondance* (pp. 310-1) contient une autre lettre de Gide — beaucoup plus longue — également datée "18 Piazza Barberini, Rome, 18 janvier 1898", et qui n'offre aucune allusion à un billet écrit le même jour au même destinataire...

18 piazza Barberini.

Cher vieux,

La lecture des journaux, mais moins que celle des lettres des amis, me consterne.

Je t'en prie, envoie-moi une opinion.

Car je suis ton

André Gide.

Rome 18 janvier.

o

## LETTRE V

Peu lisible, le cachet postal apposé sur l'enveloppe de cet autre billet "romain" ("Monsieur Paul A. Valéry, 12 rue Gay Lussac, Paris") dont l'écriture est toute semblable à celle de notre n° IV ; la même (?) main anonyme a noté : 99 ? Mais Gide n'est pas allé en Italie en 1899 et c'est, à nouveau, entre janvier 1896 (où en effet il s'est fort "embêté" à Rome) et janvier-mars 1898 qu'il faut hésiter. Nous inclinons pour 1898 — le seul *mardi* possible en 1896 étant le 21 janvier et Gide semblant avoir quitté Rome ce jour-là ou le lendemain...

Cher ami,

Niente ; niente.

Je ne t'écris non plus que je ne fais rien d'autre. Rome m'embête à loisir, et je ne peux encore la quitter. Puis après où irai-je ? Je ne sais plus rien de futur. A présent j'écris quelque peu, mais surtout pas des lettres. Temps provisoire ; transit ; pas même des préparations et plus même des attentes.

Je pense à toi lorsque je pense. Je te souhaite des nasses pleines et des peines insignifiantes.

Je suis ton

A. G.

Ex Urbe. Mardi.

o

LETTRE VI

Cette lettre du 1<sup>er</sup> juillet est évidemment de 1902 : elle répond à une lettre de Valéry — perdue, ou du moins inédite — où celui-ci parlait à Gide de son dernier livre, *L'Immoraliste* (dont l'édition originale, sans la préface, avait été achevée d'imprimer le 20 mai), et lui livrait son sentiment sur la vie militaire (il venait d'accomplir, du 21 mai au 18 juin, une "période" à Montpellier)...

Bagnoles,  
1<sup>er</sup> juillet.

Mon cher Paul,

Ta belle-sœur aura suffisamment expliqué mon silence pour te le faire à peu près excuser. L'admirable temps qu'il fait depuis trois jours me sort un peu de mon abrutissement, et ta lettre est trop excellente pour que je n'y réponde pas aussitôt.

Je suis pour deux jours à Bagnoles, où Paul Laurens soigne ses varices. Paysage de Hugo d'Alesy (Du haut de ce rocher on doit avoir une belle vue !). Pièce d'eau ; le soir on va donner à manger aux carpes ; pendant le jour, quand on ne se soigne pas on s'embête. J'ai voulu me baigner, pour voir ; j'ai pris un bain trop long ; j'en suis ressorti tout gâteux.

Il y a quelques mois, peut-être eussé-je "défendu" mon livre, *id est* : tenté de l'expliquer... J'en suis déjà trop loin. Mais je ne voudrais pas qu'il t'amène à de faux jugements sur moi. Je ne suis pas l'Immoraliste. Je crains que tu n'aies vu, trop, le plaidoyer dans mon livre et, pas assez, la satire, comme tu savais faire dans *Paludes*. J'ai voulu avant tout dessiner un caractère, avec son nord, son sud, son chaud, son froid, sa formation, sa réussite, et sa déroute ; il paraît que j'ai réussi puisqu'on n'a pas cru que ce pût être un autre que moi. Autobiographie ? Cela paraît surtout à cause de Biskra et de La Roque (il m'eût été bien simple de déformer). Il n'y a pas plus d'autob(iograph)ie là que dans *Paludes* ou *Candaule*. "Michel, s'il se délivre, ne m'intéresse plus. Il ne serait plus pour moi qu'une brute invraisemblable. Ménalque est un but. Il est impossible..."

C'est Madame Mardrus qui m'écrit ça et je ne pourrais pas mieux dire. Voilà pourquoi je ne devais pas faire de Ménalque un être plus *réel* qu'il ne paraît ; voilà pourquoi je lui laissai même son nom inactuel. [Pouvais-je le faire exister plus, sous peine de laisser paraître] (1)

Laissons cela. Comprends que ce n'est pas ici mon livre que je défends : c'est moi. Je ne veux pas qu'il y ait de malentendus entre nous et que tu m'écrives : "Tout ceci n'a pas d'intérêt pour toi" après les trois pages pages les plus intéressantes de ta lettre, celles qui m'ont fait penser que rien ne nous aurait éclairés l'un sur l'autre comme de faire un an de caporalisme l'un près de l'autre — ou seulement un mois ; car, ce que tu m'en dis, il me semble que c'est cela même que j'en aurais pu penser et dire...

Le "style coulant", dont tu me loues, peu s'en faut qu'il ne me dégoûte ; et la phrase sur la Cyané, que tu admires, j'ai bien failli la supprimer — mais c'est la langue qui convenait *ici*. J'ai grande horreur du puff, du faire-valoir, de la mousse, du boniment. J'ai caché de mon mieux les qualités de mon livre ; je crois qu'il a de bons dessous, et peut vieillir. — Au demeurant j'en ai plein le dos ; j'ai mis trop longtemps à le penser et à l'écrire ; il retarde sur moi de deux ans.

Au revoir, vieux. Toutes nos amitiés à toi et à ta femme, à ta belle-sœur. Puisse le temps qu'elle a passé près de nous lui avoir laissé un aussi bon souvenir qu'à nous.

J'espère vous voir prochainement à Paris. Que je vous plains d'y demeurer par ces grandes chaleurs.

Ton

André Gide.

o

#### LETTRE VII

Ce court billet, sans date ni enveloppe, est certainement postérieur aux six lettres précédentes, l'écriture l'atteste. Mais nous ne sommes pas parvenu à préciser à quel livre de Gide, à quelles citations de Wilde et de Poe il est ici fait allusion, ce qui seul nous permettrait de le situer au moins approximativement...

Cher ami,

Je serais tout de même désireux de mettre dans mon livre, en regard de la citation de Wilde, la phrase de

---

(1) Phrase inachevée et biffée dans l'autographe.

Poe que tu m'as citée, et qui, à distance, m'a paru de plus en plus lumineuse. Peux-tu me la procurer avec références ?

Bien à toi

André Gide.

o

#### LETTRE VIII

Il y a, entre septembre 1909 et juillet 1914, une dizaine de "mardi 21"... La date de cette petite lettre pourra sûrement être précisée, à quelques jours près, lorsque paraîtra l'ouvrage — toujours impatiemment attendu — d'Auguste Anglès sur l'histoire de *La Nouvelle Revue Française*...

Cher ami,

Un petit banquet réunira Mardi prochain, 21, à 8 h chez Marguery les *intimes* de la N.R.F. qui seraient fort heureux de t'y voir. Comme nous pensons nous y amener avec nos épouses, nous nous attristons que Jeanny ne puisse encore sortir — mais tâche pourtant d'y venir, cher Paul, tu me feras et nous feras plaisir.

Ton

André Gide.

*pas d'habits.*

10 frs par tête ; prière d'envoyer son adhésion le plus tôt possible à Jacques Copeau, 11 bis rue de Montaigne, Paris.

o

#### LETTRE IX

On lira, dans la *Correspondance* (pp. 520-1), la réponse de Paul Valéry à cette lettre de Gide — réponse qu'il convient donc de dater du *Mardi* 27 février 1940.

26 février 40

40 rue Verdi  
Nice

Mon cher Paul,

J'ai rêvé de toi cette nuit ; c'était assez pénible et frisait le cauchemar. Et d'abord pour ceci que je ne te reconnaissais pas. Mais je savais que c'était toi. Tu sortais du Centre Méditerranéen (méconnaissable lui aussi) par une secrète porte de derrière, effroyablement chargé de valises, de ballots et de paquets divers, et glissais furtivement, très vite, vers une vieille bâtisse. Je m'élançais pour te soulager un peu de ton faix ;

mais tu disparaissais soudain sous une voûte basse, où je pénétrais à mon tour. Je me trouvais alors devant un escalier, que je savais que tu avais dû prendre ; mais je t'avais perdu de vue. Je t'appelais. Je criais très fort : Paul ! Paul ! c'est moi, ton ami... et l'angoisse me réveillait.

Dans la réalité, je n'ai pas fait grand effort pour te joindre, t'imaginant trop entouré pour qu'une rencontre pût donner grand'chose, et craignant de me cogner à des gens que je préfère éviter.

J'aurais peut-être des regrets si je n'espérais pouvoir te retrouver à Paris prochainement. Puisses-tu n'avoir alors que de bonnes nouvelles à me donner des tiens, des tiennes, et de toi-même.

Fidèlement ton

André Gide.

o

#### LETTRE X

Cette dernière lettre est adressée à Mme Paul Valéry, deux mois après la mort de son mari (survenue le 20 juillet 1945). On se rappelle qu'après avoir donné au *Figaro* du 25 juillet un article intitulé *Le Rayonnement de Paul Valéry*, Gide publia dans le n° 10 de *L'Arche* un *Paul Valéry* beaucoup plus développé (ces deux textes ont été recueillis en 1949 dans *Feuillets d'automne*), qui, traduit en anglais par Dorothy Bussy, parut l'année suivante dans *New Writing and Daylight*.

24 septembre 45

Chère amie, .

Quelle exquise lettre je reçois de vous ce matin ! Je ne vous ai pas écrit... qu'aurais-je pu vous dire que vous ne sachiez déjà. Durant ma cure au Mont-Dore, et depuis, je n'ai pas cessé de penser à Paul — et à vous, remuant de chers souvenirs et tâchant de mener à bien une étude plus explicite que mon article sommaire du *Figaro*. J'ai confié ce long *In Memoriam* à Claude ; il doit me le rapporter mercredi. Dorothy Bussy se propose de le traduire en anglais. Puisse-t-il vous plaire ! Après les deuils de Cuverville, après celui de Paul... je ne suis plus qu'un survivant.

Il me sera très doux de vous revoir ; mais combien m'affecte le mauvais état de santé de Paule ! A son sujet, j'ai longuement parlé avec le Docteur Bourgeois de ces troubles des "canaux semi-circulaires", qu'il dit nullement dangereux, mais extrêmement pénibles. Oh ! di-

tes-lui bien ma sympathie, je vous prie ; et veuillez sentir bien présente la profonde et constante affection de votre vieil ami

André Gide.

Ce numéro était entièrement composé lorsqu'est survenue, le jour de Noël, la mort de

GASTON GALLIMARD

qui était dans sa quatre-vingt-quinzième année. Nous rendrons hommage, dans le prochain *BAAG*, à celui qui était le dernier survivant des grands compagnons de Gide d'avant 1914 et grâce à qui le modeste "comptoir d'édition" de *La Nouvelle Revue Française* créé en 1911 est devenu la plus prestigieuse des firmes françaises.